

En réalité je pense qu'une telle modification du point de départ latin de Spore ne fera que rendre plus vraisemblable sa thèse fondamentale. Il ressort du schéma que la nécessité d'introduire des modifications dans le système afin de préserver son intelligibilité phonologique était inéluctable. Je pense aussi que le schéma indique l'endroit particulièrement instable et exposé aux changements du système, savoir l'ensemble des voyelles ouvertes. En effet, l'existence d'une voyelle très ouverte aussi bien dans la série palatale que dans la série vélaire devait nécessairement entraîner des modifications dans les sons les plus rapprochés de ces voyelles très ouvertes, c.-à-d. les continuateurs de *e* et de *o*. Tout naturellement les modifications porteront sur le nouveau trait distinctif, la qualité, trait qu'on exagère pour sauvegarder la distinction phonologique. Ainsi naît la semi-diphthongaison romane!

Personne ne peut s'étonner que sur de nombreux points les analyses de Spore prêtent le flanc à la critique; mais l'important, c'est qu'il semble très difficile d'ébranler sa conception fondamentale de la mécanique qui régit la diphthongaison romane. Curieusement, un reproche important qu'on peut adresser à Spore, c'est

de ne s'être pas aventuré assez loin dans le chemin tracé par lui (à la suite de Dory). Dans ce qui précède j'ai essayé de montrer, sur un point précis, les fruits qu'un tel approfondissement semble pouvoir porter. Je m'empresse d'ajouter que mes remarques n'ont aucun caractère définitif, mais qu'elles ne font que présenter une hypothèse toute provisoire. Il est bien évident que le système vocalique du latin ne représente qu'une des perspectives à partir desquelles il conviendrait d'examiner, d'approfondir et de critiquer l'hypothèse de Spore. Ainsi il serait certainement pour le moins aussi fructueux de partir des difficiles problèmes posés par les dialectes roumains ou par ceux de l'Italie méridionale. Le meilleur éloge que l'on peut faire d'un ouvrage scientifique n'est-ce pas précisément de constater qu'il ouvre des horizons nouveaux et qu'il soulève une foule de questions passionnantes qu'il nous incite à réexaminer à la lumière d'une grande synthèse qui organise d'une façon cohérente un immense ensemble de faits jusque-là très imparfaitement expliqués?

Morten Nøjgaard
ODENSE

Réponse à Morten Nøjgaard:

Inutile de dire que je suis très flatté de l'intérêt que Morten Nøjgaard porte à ma théorie, et je lui suis reconnaissant d'avoir essayé de l'améliorer et de l'appuyer. Malheureusement, je dois avouer que je n'arrive pas à le suivre sur tous les points. A vrai dire, je crois qu'il commet la même erreur que celle qu'il me reproche, à savoir d'avoir trop schématisé le vocalisme latin à ses différentes époques. A mon avis, il faut distinguer très nettement

le sort des trois diphthongues du latin classique.

La monophthongaison de *oe* était presque réalisée quand le latin classique s'est figé. Contrairement aux deux autres diphthongues, *oe* avait connu le début de sa monophthongaison dès le latin préclassique, et il est normal que cette évolution continue. Le gros problème est évidemment attaché au résultat de cette monophthongaison (d'abord *ū*, ensuite *ɥ*), mais c'est là

un mystère, quelle que soit la théorie qu'on adopte par ailleurs; penser à une différence dans l'accentuation à l'intérieur de la diphtongue n'est pas trop hasardeux, mais les preuves nous manquent. Tout laisse à supposer que *oe* s'est monophthongué avant les deux autres (pourquoi cette évolution se serait-elle arrêtée pour reprendre un siècle ou deux plus tard?), d'autant plus qu'une diphtongue aussi rare que *oe* a beaucoup plus de chances d'être modifiée que *au* et *ae*, diphtongues relativement courantes. Si *oe* a abouti en latin vulgaire à *ɛ* et non pas à *e*, ce serait alors en passant par *ē* comme le pense Togeby, puisque le passage de la quantité à la qualité comme trait vocalique distinctif est bien postérieur à la fixation du latin classique. Contrairement à Nøjgaard, je ne vois pas pourquoi il faut introduire la différenciation qualitative dans le cas de *oe*.

Par contre, *ae* a dû aboutir à *e* à une époque où la différenciation vocalique était devenue qualitative, car, sinon, on ne comprendrait pas comment cela a pu donner *e*. Il est vrai que quelques mots – très rares, j'en conviens – ont *e*, mais il est certainement trop osé d'en tirer des conclusions chronologiques, bien qu'il soit tentant de proposer que la monophthongaison de *ae* venait de commencer quand la distinction vocalique changea de caractère.

A propos de *au*, je crois que Nøjgaard attache trop d'importance aux manifestations monophthongues en latin classique. Il ne faut pas oublier que certaines langues romanes ignorent cette monophthongaison, et que l'évolution de *e* devant *au* en français suppose le maintien de la diphtongue. Il s'agit plutôt d'un phénomène éphémère en latin classique, phénomène qui ne semble pas s'être prolongé dans les langues romanes. Mais je reconnais que Nøjgaard a raison de souligner qu'une évolution

n'est pas forcément ponctuelle, mais qu'elle peut s'étendre sur des siècles.

Ces considérations ne m'empêchent pas d'attacher beaucoup d'intérêt à l'hypothèse d'un *ā* < *ae*, hypothèse qui n'a pas besoin d'être appuyée par une évolution correspondante dans la série vélaire. Une telle réduction de la théorie phonologique beaucoup trop poussée d'Haudricourt et Juilland me paraît autrement pertinente: les deux savants français ont incontestablement exagéré l'importance qu'ils attribuent à la monophthongaison de *oe*, diphtongue trop rare pour pouvoir ébranler tout le système vocalique.

Il a parfaitement bien pu y avoir un *ā* sans qu'il existe un *Λ* (< *au*), mais une telle hypothèse réduite apporte-t-elle également un appui à ma théorie?

Disons que les sujets parlants ont eu tendance à prononcer leur *e* d'une façon trop fermée pour éviter la confusion avec le *ā* de Nøjgaard (par ex. *aequus/sequus*), et nous arrivons à la théorie de Menéndez Pidal. Ainsi, la semi-diphtongue vélaire serait postérieure à la semi-diphtongue palatale, et seule leur évolution ultérieure serait parallèle. Cela donnerait évidemment une explication différente de celle que j'ai exposée pour le roumain (§ 64,4^o), et mes réflexions physiologiques seraient superflues: il suffirait de supposer que le contact entre l'Italie du Nord et la Roumanie a été interrompu au moment où la semi-diphtongaison n'avait pas encore atteint la série vélaire.

Mais le problème devient vraiment épineux quand nous passons au vocalisme de la Zone 2 de l'Italie du Sud (§ 41). Cette zone a un système vocalique asymétrique, comparable à celui du roumain, et je ne crois pas que la semi-diphtongaison puisse y entrer en ligne de compte (cf. ma réponse à Knud Togeby). Je continue donc à croire que le branle a été donné dans la série vélaire (du moins dans la

Romania orientale) avec la fusion des deux *o*, ce qui n'empêche évidemment pas une évolution palatale plus rapide en Gaule. On peut dire que le *ā* est superflu pour ma théorie, du moins pour expliquer les régions où l'asymétrie existe, mais je crois que l'idée est bonne quand même, s'il s'agit d'expliquer la genèse de la semi-diphthongaison en Gaule.

Reste malgré tout un problème, cette fois d'ordre chronologique: si cette semi-diphthongaison est due à la monophthongaison de *ae* constatée dès le premier siècle de notre ère (et peut-être même en-

tamée plus tôt), comment se fait-il qu'elle ne prenne ses débuts qu'au III^e siècle? Mais c'est là un mystère, je l'avoue, même sans le *ā* de Nøjgaard.

Il reste certainement encore beaucoup à dire sur la genèse de la diphthongaison – ou simplement de la semi-diphthongaison. On aimerait connaître l'avis des latinistes, car je suis convaincu que pour pénétrer davantage dans ce problème épineux, il faudra une collaboration étroite entre latinistes et romanistes.

Palle Spore

J. Schmitt Jensen:

La thèse de Palle Spore traite d'un des problèmes fondamentaux de la linguistique romane. Les analyses et les solutions présentées par l'auteur servent en même temps, avec l'appui de l'histoire politique de la Romania, à établir une chronologie générale, absolue, des langues néolatines pendant leurs premiers siècles d'existence jusqu'à l'apparition des textes écrits les plus anciens. Le phénomène spécial qu'est la diphthongaison de *é* et *ô* latins est donc présenté ici sous un angle très vaste: Le traitement de la diphthongaison romane comporte une vue générale sur l'histoire linguistique du territoire de la Romania et sur la différenciation des langues néolatines à partir du latin. Par les hypothèses avancées et par les conclusions proposées, ce livre a donc pour sujet une bonne partie des problèmes les plus discutés de la philologie romane et il aboutit à proposer une sorte de solution globale pour un grand nombre d'eux. L'intérêt de ce livre est par conséquent beaucoup plus général qu'il ne le paraît d'après son titre. C'est un projet très ambitieux et qui exige une profonde connais-

sance des langues romanes et de leur histoire, individuelle autant que collective. Palle Spore a le grand mérite d'avoir traité «globalement» ce thème difficile tout à fait central et passionnant.

M. Togeby a présenté la thèse générale et l'ensemble du livre. Dans ma critique j'essaierai d'éviter trop de répétitions. Je crois, *grosso modo* comme M. Togeby, à la thèse générale de Spore sur l'étape intermédiaire entre la monophthongue originelle et la diphthongue pleinement développée («la semi-diphthongue»), sur la prétendue monophthongaison en syllabe fermée, en français p.ex., considérée comme un développement plus radical que la diphthongaison «généralisée» (à l'espagnole) avec toutes les conséquences que comporte une telle théorie. Elle me paraît résoudre un grand nombre de problèmes mieux que ce que Spore appelle «la tradition» (et à laquelle, d'ailleurs, il appartient pleinement). Mais je me sens, dans bien des cas, très inquiet à cause de la façon dont il essaie de prouver sa théorie et aussi de l'inexactitude de nombreuses assertions dont il se sert dans